

LA PÉNÉTRATION DU LIVRE ESPAGNOL À PARIS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE (1598-1661)

PAR

CHRISTIAN PÉLIGRY

licencié ès lettres

SOURCES

La réalisation de cette étude nécessitait la mise en œuvre de matériaux fort divers. En ce qui concerne l'activité des libraires, nous avons utilisé les ressources du Minutier central des notaires parisiens, notamment les inventaires après décès, les ventes et les échanges de livres, les contrats d'impression passés avec les auteurs ou les traducteurs. On n'a pas négligé non plus les renseignements fournis par les bibliothèques particulières. L'exploitation de la série Y des Archives nationales (Insinuations au Châtelet de Paris) a permis d'élaborer des notices biographiques sur les professeurs d'espagnol et les traducteurs.

Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale représentait une source inépuisable : la collection des Cinq-cents de Colbert et les Mélanges de Colbert d'une part, la collection Anisson-Duperron d'autre part, ont surtout été utilisés.

Parmi les documents imprimés, une place de choix revenait aux anciens catalogues de libraires dont la plupart se trouvent à la Bibliothèque nationale et à la bibliothèque Mazarine et dont quelques-uns sont conservés à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Les pièces liminaires des 515 éditions de notre bibliographie ont fait l'objet d'une attention toute particulière.

Enfin les documents littéraires — mémoires et correspondances — ont permis de compléter ici ou là les indications données par les sources d'archives.

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS HISTORIQUES

Pour comprendre la diffusion que connut à Paris le livre espagnol dans la première moitié du XVII^e siècle, il faut évoquer la puissance formidable que représentait alors l'Espagne aux yeux des Français. Ce royaume, à l'avènement de Philippe IV, avait, en dépit de son déclin économique, une situation hors de pair sur l'échiquier européen. Champion du catholicisme, vainqueur sur les champs de bataille, influent dans les cabinets où s'élaboraient les traités internationaux, il atteignait dans le même temps l'apogée de son Siècle d'or.

Les relations politiques entre la France et l'Espagne, favorables au début du siècle lors du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, se dégradèrent très vite avec l'accession simultanée de Richelieu et d'Olivarès au pouvoir. En 1635, les deux pays s'engageaient dans une lutte sans merci qui allait durer près d'un quart de siècle.

Les relations commerciales subirent le contrecoup des événements politiques et militaires, et la fraude que l'on vit se développer après l'ouverture des hostilités ne compensa guère les effets inévitables de cette politique belliqueuse.

Cependant de multiples contacts et échanges existaient entre les deux peuples. Les Espagnols, moins nombreux qu'au XVI^e siècle, formaient toujours des colonies dans les ports qui s'égrenaient le long de la côte atlantique (Rouen, Nantes, Bordeaux); on les retrouvait aussi dans les villes méridionales proches de la péninsule ibérique : Toulouse et Montpellier. A Paris, la présence espagnole, sans être considérable, devait se manifester surtout près de la Cour, aux abords du Louvre. Les Français se sont rendus fréquemment en Espagne : commerçants, religieux, voyageurs, ambassadeurs, ont franchi à maintes reprises les Pyrénées, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Les Espagnols en France et les Français en Espagne ont tissé entre eux mille liens qui ne pouvaient qu'être favorables à la pénétration du livre espagnol.

Les sentiments qui se manifestaient dans la capitale française à l'égard des Espagnols variaient selon le milieu social. L'opinion publique a été fortement ébranlée par la propagande gouvernementale et la campagne de presse dirigée contre l'Espagne. Mais l'étude de la satire anti-espagnole et de son univers ne fait que mieux ressortir le groupe restreint et cultivé du public hispanophile, celui qui goûtait précisément le livre espagnol.

CHAPITRE II

LE LIVRE ESPAGNOL À PARIS

Si l'on veut avoir une idée de ce que les sujets de Henri IV et de Louis XIII connaissaient de la littérature espagnole, il convient d'interroger en premier lieu les catalogues de libraires : ceux-ci révèlent souvent, mais pas toujours,

la provenance des livres d'auteurs hispaniques. Très peu venaient de la péninsule ibérique où la situation de l'imprimerie et de la librairie n'était guère brillante : accablés d'impôts, gênés par les tracasseries de l'Inquisition, entraînés dans le marasme général des affaires, les imprimeurs et les libraires espagnols ne se distinguaient point par leur dynamisme. En revanche, l'art typographique prenait une singulière extension dans les Pays-Bas méridionaux où l'officine des Moretus d'Anvers comptait parmi les plus grandes entreprises. Bon nombre d'ouvrages hispaniques en provenaient.

Parmi les voies de pénétration qu'empruntait le livre espagnol, celle qui passait par Lyon fut de loin la plus importante, car la cité rhodanienne, en liaison étroite avec l'Espagne, assurait à ce type d'ouvrages, par sa propre activité typographique, une très grande diffusion. Rouen, et dans une moindre mesure Nantes, Bordeaux et Toulouse ont été aussi des relais entre l'Espagne et la capitale française. Pierre Du Buisson, libraire de Montpellier, joua vers le milieu du siècle (1639-1650) un rôle non négligeable dans la pénétration du livre espagnol à Paris. A quatre reprises il porta sa marchandise à la foire Saint Germain.

Ces ouvrages qui parvenaient ainsi dans les boutiques de libraires parisiens — livres de théologie et de spiritualité, d'histoire, de droit et de médecine, mais aussi de divertissement — représentaient 1 à 5 %, exceptionnellement 10 % des catalogues étudiés.

Une enquête menée à travers les fonds anciens des bibliothèques parisiennes a permis la réalisation d'une bibliographie des livres d'auteurs espagnols imprimés dans la capitale entre 1598 et 1661. Au cours de cette période, 515 éditions différentes sortirent des presses parisiennes, dont 291 étaient des traductions de l'espagnol, 103 des éditions latines, 44 des éditions espagnoles, 22 des éditions bilingues, 15 des éditions traduites de l'italien. Les ouvrages religieux constituaient près de 55 % de l'ensemble, les romans 18,8 %, l'histoire 6,4 %, la philosophie 4 %. Ni les poètes, ni les auteurs dramatiques du Siècle d'or ne figurent dans cette bibliographie.

L'exploitation des archives notariales éclaire d'autre part l'activité de certains marchands et leurs relations avec la province ou l'étranger, nous renseigne sur leur fonds de librairie, et parfois sur les tirages des livres d'auteurs espagnols.

Un Sébastien Huré ou un Louis Boullanger, grands éditeurs de textes religieux, ont publié de nombreux écrivains d'outre-Pyrénées. Un Samuel Thiboust ou un Pierre Rocolet, qui s'adressaient à un public plus mondain, éditaient surtout des romans.

CHAPITRE III

LES INTERMÉDIAIRES DE LA CULTURE HISPANIQUE

La culture hispanique dont le livre représentait le support matériel a eu souvent pour intermédiaires à Paris les professeurs de langues. Parmi eux de nombreux espagnols (Marcos Fernandez, Juan de Luna, Lorenzo de Robles,

Ambrosio de Salazar, Hieronimo de Texeda) enseignèrent la langue de Cervantes. Rivalisant avec les professeurs d'origine française dont le plus fameux était César Oudin, ils publièrent une foule de manuels destinés aux hispanisants : grammaires, dictionnaires, dialogues, recueils de proverbes et d'expressions courantes. 56 éditions de manuels virent le jour au cours de cette période. La connaissance de l'espagnol, beaucoup plus répandue que celle des langues septentrionales mais peut-être moins que celle de l'italien, devait sa diffusion à ces modestes professeurs qui trouvaient dans les milieux de cour leurs élèves les plus attentifs.

C'est surtout à travers des traductions que le public parisien a lu et goûté le livre espagnol. Les traducteurs ont donc joué un rôle essentiel dans la pénétration de ce dernier dans la capitale. Qui furent-ils et comment conçurent-ils leur tâche? Quel profit matériel et moral ont-ils retiré de ce travail réputé fort ingrat? Les réponses à ces questions nous apprennent que les traducteurs furent des ecclésiastiques — par ordre décroissant : franciscains, jésuites, carmes, dominicains — autant que des laïques. Si certains ne se livrèrent qu'occasionnellement à l'exercice de la traduction, d'autres en firent une activité presque constante. Gabriel Chappuys, René Gaultier, Vital d'Audiguier, François de Rosset au début du siècle, Jean Baudoin et Sébastien Hardy un peu plus tard, le sieur d'Ouville à la fin de cette période, ont fait l'objet de notices biographiques et littéraires qui permettent de replacer le livre espagnol dans son véritable contexte historique.

L'étude des pièces liminaires des ouvrages traduits apporte par ailleurs des précisions sur l'initiative personnelle des traducteurs, sur le rôle de leurs protecteurs, sur l'évolution générale du goût : en dépouillant les ouvrages hispaniques de leurs caractères baroques, les traducteurs ont collaboré dans une certaine mesure à l'avènement du classicisme français.

CHAPITRE IV

LE LIVRE ESPAGNOL ET SON PUBLIC

Les inventaires de bibliothèques privées constituent une source à la fois privilégiée et décevante; mais on ne saurait les écarter entièrement d'une analyse qui porte sur la diffusion du livre dans le public parisien. L'exploitation de ce type de documents, si l'on essaie de regrouper les éléments qu'ils contiennent dans une perspective sociologique, présente un vif intérêt. Ainsi, une partie de la robe parisienne, qui était loin de former un milieu homogène d'ailleurs, manifestait un goût très prononcé pour l'histoire et s'ouvrait largement aux courants religieux issus de la Contre-Réforme. De telles dispositions d'esprit ne pouvaient que profiter aux écrivains d'outre-monts. Mariana, Aldrete, Zurita, Sandoval, Garibay étaient des historiens fréquemment cités par les inventaires.

Toledo, Sanchez, Vasquez, Azpilcueta, Luis de Grenada et sainte Thérèse semblent avoir rencontré un grand succès dans le domaine de la théologie et de la spiritualité.

Après la robe, l'épée : la bibliothèque de Bassompierre, exceptionnelle par sa richesse, a un caractère beaucoup plus exemplaire que représentatif et reflète la culture éclectique de son possesseur ; mais les gentilshommes se tournaient plutôt vers les livres de divertissement et de spiritualité, et ne possédaient, en général, que de modestes « librairies ».

Les ouvrages hispaniques possédés par des ecclésiastiques constituaient parfois un éventail très large, comme on peut le constater en étudiant la bibliothèque d'un Nicolas Colin, chanoine de Reims (1535-1608), ou celle d'un Philippe Despont (1623-1701), vicaire des Incurables.

L'étude des inventaires après décès doit être complétée par des documents littéraires. En évoquant le cercle de Marguerite de Navarre, le salon de M^{me} de Rambouillet et celui de la marquise de Sablé, on peut se faire une idée de la coloration espagnole dont se teintaient ces milieux hispanophiles ; et l'on constate que l'importance de la langue et de la littérature hispaniques diminuait progressivement au fur et à mesure que l'on avançait dans le siècle.

Deux exemples terminent cette analyse et s'efforcent de lui donner plus de précision : Pierre Bense-Dupuis et Jean Chapelain nous aident à mieux comprendre ce que l'on pouvait effectivement connaître des auteurs d'outre-Pyrénées vers le milieu du siècle.

DOCUMENTS

Marché d'impression entre Vital d'Audiguier et Toussaint du Bray (3 octobre 1618). — Marché d'impression entre Hierónimo de Texeda et Jacques Villery (9 décembre 1625).

CARTES ET GRAPHIQUES

Le livre espagnol imprimé à Paris (production conservée). — Les traductions du livre espagnol. — Catalogues de M^{me} Pelé (1643), de Louis de Villac (1653), de Villery-Dumesnil-Joly (1660) : provenance des livres. — Catalogues de Pierre Du Buisson : les livres imprimés en Espagne. — Itinéraires de voyageurs français en Espagne. — La bibliothèque de Chapelain : les livres espagnols.
